

## **La Brèche, Lausanne 30.09.1977**

« San Gottardo » : hier et aujourd'hui  
de Rose Redsock

« J'ai tourné mon film sur les frontaliers, dit Villi Hermann, et pendant le travail j'ai entendu les ouvriers parler du Gothard. Ils venaient d'Italie et d'ailleurs pour participer au percement du tunnel routier. C'était suffisamment explicite pour mériter une enquête approfondie... Je me suis plongé complètement dans le XIXème siècle. Et, chose qui doit vous surprendre, j'en ai obtenu une image très différente de ce qu'on m'avait appris à l'école... »

Après cette « plongée » dans le passé, Villi Hermann en est arrivé à l'idée de mettre en parallèle les deux percements, celui du tunnel ferroviaire dans les années 1870 et celui du tunnel routier dans les années 1970 (l'achèvement est prévu pour 1980). Le travail de recherche qu'il a fait avec Eve Martin, qui signe avec lui le scénario, l'amène à une constatation : les conditions d'exploitation des travailleurs ont peut-être changé dans le détail, elles n'ont pas changé de nature en un siècle, car les entrepreneurs qui commanditent les percements du tunnel routier aujourd'hui sont, au fond, les héritiers de ceux qui ont percé le tunnel d'hier.

Ce qui est mis en lumière ici de manière très crue, tant dans les comparaisons qui sont faites que dans le langage cinématographique utilisé, c'est ce que cache une certaine notion du progrès que cherche à accréditer la bourgeoisie : on vous dit souvent que la classe ouvrière a changé, aujourd'hui il y a les machines, les travailleurs n'ont plus lieu de se plaindre. Tout le monde vivrait en col blanc et la révolution socialiste ne serait donc plus à l'ordre du jour. L'exemple du Gothard montre que la réalité est bien loin de ces affirmations.

Il y a un siècle de émigrés (pour la plupart italiens) faisaient 12 heures de travail par jour dans la nuit des tunnels, en 1972 des émigrés (dont 80% d'Italiens) en font 11. Il y a un siècle on réclamait parce que les patrons ne permettaient pas aux travailleurs d'attendre que le « boian » gaz très toxique qui se dégage après les explosions) se soit dissipé, aujourd'hui ce même "boian" provoque la silicose. Les salaires, alors comme aujourd'hui, sont évidemment modestes. Il y a un siècle les travailleurs étaient logés dans des étables sans hygiène pour des prix qui dépassait ceux que payaient les ingénieurs pour être logés dans des appartements, Aujourd'hui, les ouvriers sont logés dans des baraques qui rapportent à l'entreprise de construction (chiffre de 1972) 1800 francs par mois pour une baraque en bois contenant 10 chambres de 4m x 4m (une toilette par baraque, 4 travailleurs par chambrette. Ne parlons pas de l'hygiène...). Il y a un siècle tout était vendu trop cher aux ouvriers dans des magasins qui étaient, eux aussi, propriété de l'entreprise de construction, aujourd'hui repas et boissons sont vendus trop chers aux ouvriers par la cantine, propriété de l'entreprise.

On pourrait continuer.

En racontant l'histoire vraie du Gothard, Villi Hermann met aussi en lumière un épisode que l'histoire suisse n'aime pas à se rappeler : la fusillade lors d'une grève de plusieurs jours contre les conditions inhumaines de travail, en 1875.

Le mécanisme de la violence patronale est démonté très efficacement en quelques images. Les morts (l'armée avait tiré sur une foule déjà en fuite), de pauvres paysans, ne pouvaient être que des meneurs sans doute poussés par Bakounine (alors résidant en Suisse) ou par les « meneurs étrangers » issus de la Commune de Paris (qui ne datait alors que de 4 ans). Langage connu aujourd'hui encore : vous rappelez-vous les « meneurs allemands » à Malville ?

Après le percement du tunnel, on n'avait voulu se souvenir que de la mort de Louis Favre, le propriétaire de l'entreprise chargée des travaux, et oublier les travailleurs (200 accidents mortels environ, et des décès sans nombre dus à la maladie). A cela répondent aujourd'hui les images tournées en 1975 lorsque l'équipe nord et l'équipe sud se sont rejointes au milieu du tunnel : les conseillers fédéraux qui pour un jour ont pris possession du chantier se serrent la main pour se féliciter, tandis que les ouvriers qui font le travail quotidien, qui sont tous les jours victimes des accidents, des rhumatismes, des pneumonies dues aux brusques changements de température, de la silicose, ces ouvriers donc ont le « droit » d'assister au « dernier coup de pioche »... devant un petit écran de TV.

Il n'y a pas lieu de dire ici que l'histoire se répète, car en fait elle ne fait que se poursuivre : des conditions d'exploitations basées sur les mêmes principes produisent des effets similaires, et quelques machines y changent peu de chose tant que les rapports de production ne sont pas radicalement différents.

### **Un langage nouveau.**

Le film est mi-documentaire, mi-joué, bien que tout ce que font et disent les acteurs de la partie historique soit basé sur des documents.

Une équipe a filmé les ouvriers travaillant actuellement dans le tunnel, les a suivis des semaines durant dans leur travail quotidien, a gagné leur confiance à force de patience – et a même fini par entrer dans les baraques et dans les cantines pour pouvoir discuter librement avec eux et les filmer.

Le cinéaste mêle les documents à la reconstitution des principaux événements du siècle dernier. Mais si des « vedettes » d'alors il montre le rôle et l'importance (qu'il s'agisse de Louis Favre ou du banquier Escher), il ne fait pas d'eux les personnages décisifs de son histoire. Dans la réalité reconstituée ils n'ont pas plus de poids objectif que cet ouvrier qui écrit au village pour raconter la mort d'un copain dans le tunnel et qui organise pour lui un enterrement civil « comme font les Républicains en France ».

Aucun acteur n'est une « vedette » : dans les scènes de travail dans le tunnel, Villi Hermann a même tenu à mêler aux acteurs professionnels quelques ouvriers qui percent actuellement le tunnel routier, pour mieux marquer la solidarité entre ceux d'hier et ceux d'aujourd'hui. De cela

découle une lecture politique de l'histoire toute différente de celle que la bourgeoisie veut accréditer, l'affirmation qu'en dernière analyse l'histoire n'est pas faite pour quelques personnages assis autour d'un tapis vert, mais par les masses travailleuses. L'utilisation d'acteurs très connus, tels Dimitri, Roger Jendly, le Collettivo di Parma, etc. presque en second plan, souligne cela (eux-mêmes d'ailleurs voyaient dans la participation à ce film une forme de travail militant).

La caméra aussi va dans ce sens : elle reste distante, documentaire, même dans les scènes reconstituées, dans lesquelles d'ailleurs, à la fin, le présent fait irruption (lorsque la première locomotive sort en pouffant du tunnel devant une foule du 19<sup>ème</sup> siècle, on n'a pas le temps de se croire dans un des ces films « nostalgiques » tant à la mode aujourd'hui : elle est aussitôt suivie d'un train moderne qui s'en va à toute vitesse).

On trouve l'un des rares gros plans du film au moment où un militant de la Fédération jurassienne de l'Internationale des travailleurs dit, après la grève et la fusillade de 1875, commentant le fait que le Conseil fédéral a ordonné une enquête : *« Frères, travailleurs, nous socialistes révolutionnaires, nous savons qu'aucun gouvernement ne peut être juge impartial dans un conflit entre la bourgeoisie et le peuple ouvrier, attendu que tout le gouvernement est l'organe et le représentant du monde bourgeois et le défenseurs de ses privilèges. Aussi refusons-nous dès maintenant d'accepter comme verdict équitable le résultat qui sortira des manipulations de l'enquête officielle. Parce que nous savons que les gouvernements républicains comme les gouvernements monarchiques, n'ont d'autre politique que le maintien de l'exploitation et l'écrasement des justes revendications des travailleurs ».*

Des mots d'hier à l'actualité desquels le siècle qui s'est écoulé depuis ne change pas grand-chose. Le film de Villi Hermann est une mise en perspective du présent à la lumière de l'histoire que tous les militants devraient voir et discuter.